

Carole Allamand

TOUT GARDER

Éditions Anne Carrière

Du même auteur

Marguerite Yourcenar, une écriture en mal de mère, Imago,
2004

La Plume de l'ours, Stock, 2013

Le « Pacte » de Philippe Lejeune ou l'Autobiographie en théorie,
Honoré Champion, 2018

Marathon, Florida, Zoé, 2019

ISBN : 978-2-3808-2249-6

© S. N. Éditions Anne Carrière, Paris, 2022

[www. anne-carriere.fr](http://www.anne-carriere.fr)

*Pour Natacha Briitsch, Claude Cortinovic,
andra Da Rocha, Nicole Flück,
Claude Journet, Patrizia Lauretti, Mercedes Vaquero
et Christiane Robin,
qui sont descendues avec moi au fond du cheni
et m'ont aidée à en ressortir.
Pour Anne-Marie Grobet et Jeanne Egger,
qui ont sauvé le chat.
Et pour Amy Staples, partie trop tôt, et Mary Ahl.*

Mercredi 7 novembre 2012

Comme tout le monde, je m'étais préparée à la venue de Sandy : bougies, piles pour les lanternes disposées dans chaque pièce, gallons d'eau minérale, fruits et légumes en boîte. Vers 18 heures, le 29 octobre, un rouleau gris foncé est apparu à l'horizon, la cime des arbres s'est mise à trembler. De mon cinquième étage surplombant les maisons individuelles de la banlieue du New Jersey, je jouis d'une vue imprenable sur l'arrivée de l'ouragan. Les premières rafales font gémir les poutres métalliques des murs de l'immeuble. De grosses gouttes résonnent contre les vitres du séjour, leur cadence s'emballant en quelques secondes tandis que l'averse tourne à l'orage, dissolvant le paysage. Trente minutes plus tard, dans un grondement quasi continu, les lampadaires s'éteignent d'un coup, tout le quartier disparaît. Derrière moi, le frigo se tait après une ultime secousse.

Des voisins se sont attroupés au rez-de-chaussée éclairé par un générateur qui bourdonne à nos pieds. Ils disent que la panne va durer plusieurs jours, que le fleuve Raritan a commencé à déborder. Il n'en faudrait pas beaucoup pour que notre rue, située à quinze mètres au-dessus du niveau de la mer, soit inondée.

Le lendemain, l'université informe ses employés par SMS qu'elle sera fermée pour la semaine. Alors que la

température de l'appartement descend aux alentours de treize degrés, je jette quelques affaires dans un sac et pars chez des amies, dans le nord de l'État de New York, une région que la trajectoire de Sandy a épargnée. C'est l'exode : les files de voitures atteignent un kilomètre aux abords des stations-service encore ouvertes. À toutes les intersections, des gendarmes détournent la circulation des poteaux brisés en deux, d'arbres déracinés. Dans le parc Johnson, chênes et sycomores ont été abattus, ou penchent comme des tours de Pise, leur pied encerclé d'énormes couronnes de souches soulevées de terre. (Il faudra plusieurs années pour faire disparaître cette forêt oblique.) J'attends une heure dans un McDonald's de Pennsylvanie pour un café et un chausson aux pommes. Il ne reste rien d'autre.

Le courant ne sera rétabli dans notre rue que le 6 novembre, jour de l'élection présidentielle américaine. J'arrive chez moi dans la nuit, mais il fait trop froid pour attendre les résultats. Lorsque je m'endors sous un amas de couvertures, Mitt Romney a remporté le Texas, le Montana et l'Utah. Il a quarante voix d'avance au collège électoral.

Cinq heures du matin, la lueur de l'iPhone emplit la chambre, suivie d'un soulagement : Obama. Une barre en haut du petit écran m'annonce un appel manqué. Un numéro genevois. Sans doute un ou une amie qui me félicite de ce résultat. Sans quitter la chaleur du lit, je parcours les éditos du jour : *New York Times*, *Libé*, *Le Monde*. Enfin, j'effleure le rectangle qui déclenche la lecture du message.

La voix m'est inconnue. Une femme qui parle anglais, pas trop mal, et m'appelle de l'hôpital cantonal à propos de

ma mère. Je compose le numéro qu'elle a dicté tout en songeant à un accrochage, à une glissade dans un escalator. L'auteure du message répond aussitôt, se présente, docteur Untel – je n'ai pas bien entendu son nom –, médecin urgentiste. Son ton à la fois triste et compatissant trahit d'emblée la gravité de la situation. Elle explique qu'elle est vraiment désolée, que c'est le genre de coup de fil qu'on déteste passer dans sa profession. *On n'a rien pu faire*. Crise cardiaque ou attaque cérébrale. Pour en être certain, précise la doctoresse, il faudrait une autopsie.

Je m'assieds au bord du lit. C'est impossible. Elle n'avait que quatre-vingt-un ans, aucun problème de santé. Elle venait de passer haut la main mammographie et colonoscopie, et se retrouvait pour ainsi dire dans la dernière ligne droite, prête à battre le record de sa propre mère, partie à cent deux ans. Je veux dire : nous avons vingt ans devant nous pour rompre le silence, nous expliquer enfin, nous avouer qu'on se faisait la comédie. Nous avons bâti cette muraille de glace entre nous, pensais-je, parce que nous savions, au fond, que nous la franchirions.

Vous n'avez aucun souvenir d'un geste ou d'une parole tendre de la part de votre mère, pas la plus petite empreinte de sa main sur votre épaule, pas une lueur de fierté dans sa pupille, pas l'ombre d'une réjouissance, chez cette femme brimée et sans instruction, à l'idée d'une fille diplômée et libre. Aucune curiosité pour votre vie, pour vos intérêts, qu'elle n'aurait su nommer. Vous reprenez la mesure de cette indifférence, le parquet est froid sous la plante de vos pieds.

Il faut passer des coups de téléphone dont l'ordre manifeste la hiérarchie des proches. Ceux-ci avertis, j'appelle

quelques collègues afin d'arranger mon remplacement. Mon sens helvétique du travail a repris le dessus : l'ouragan a emporté Desnos et Breton, il est impensable que Camus passe maintenant à la trappe à cause de ma mère. Vient ensuite la compagnie aérienne, qui m'informe de son « tarif deuil », 5 % de rabais sur présentation d'un certificat de décès, mais aussi des violents orages attendus l'après-midi même et qui nécessiteront la fermeture de l'aéroport. Je partirai donc jeudi 8 novembre. C'est alors que je me rappelle que ma mère a un chat, une femelle birmane sans nom, que je n'ai jamais vue, car je ne suis pas retournée à son appartement depuis l'été 2001. Deux amies habitent comme elle l'avenue du Devin-du-Village, à Genève. Je téléphone à Nicole pour lui demander d'aller nourrir l'animal et passe l'heure qui suit à régler par mail des affaires de procuration avec l'infirmier de l'hôpital qui lui remettra les clés. Après, il faut s'habiller, croiser son regard dans le miroir de la salle de bains, s'appliquer des serviettes d'eau froide sur les yeux pour en atténuer la rougeur.

C'est elle qui vous a appris ce truc-là.

Il est 14 heures, je m'apprête à quitter mon bureau pour traverser le long couloir qui mène à la salle de classe quand le téléphone vibre dans ma poche. C'est Nicole, inquiète.

— Tu n'as pas trouvé le chat ?

— Non, ce n'est pas ça, répond-elle.

— Alors quoi ?

— Tu ne peux pas aller seule dans cet appartement.